

rédauteur du *Monde* ne nous étaient pas connus, nous serions bien tentés de voir une petite perfidie dans les lignes qui suivent :— Cette piété dont l'Apôtre a dit : " la piété est utile à tous " (sic), nous croyons qu'elle repose sur des convictions ; et ces convictions sont des idées et des connaissances précises et nettement démontrées par une instruction religieuse éclairée, large et méthodique ; cette instruction nous fait aimer la religion, parce qu'elle nous la montre absolument raisonnable, consacrant la liberté et la dignité humaines. Nous nous souvenons des nombreux exercices de piété et de beaucoup de " catéchismes " comme d'une chose absolument ennuyeuse.—

C'est nous qui souignons.

Tout cela est vague, mal défini, embarrassé même ne ; on sent que l'auteur ne dit pas toute sa pensée et qu'il éprouve le besoin d'envelopper de formules respectueuses et mesurées un reproche dont il apprécie parfaitement toute la gravité. Qu'est-ce, par exemple, que cette dévotion opposée à la piété qui est utile à tous ? Qu'est-ce que cette piété qui ne s'accommode pas des pratiques de la dévotion et des catéchismes—chose ennuyeuse—, mais qui convient aux gens du monde ? Qu'est-ce que cette religion raisonnable qui consacre la liberté et la dignité humaines, et qu'on enseigne pas dans les collèges ?

Que Madame Dandurand et les écrivains du *Monde* élèvent la voix pour signaler le mal affreux dont souffre la société moderne : l'abaîssemment des caractères, l'absence de sens moral, le manque de tenue, etc., rien de mieux ; qu'ils demandent aux éducateurs de la jeunesse d'empêcher ce mal autant que possible en redoublant de zèle et d'ardeur pour faire de la jeune génération qui leur est confiée des chrétiens éclairés et convaincus en même temps que des citoyens vertueux, c'est leur droit.

Nous irons plus loin : — nous l'avons déjà dit dans L'OISEAU-MOUCHE—à notre avis les maîtres de la jeunesse ont le devoir, dans les temps malheureux que nous traversons, de former des catholiques militants.

Mais le mal dont s'alarment le *Coin du feu* et le *Monde* est-il particulier au Canada, et la cause, comme l'insinue ce dernier, doit-elle en être attribuée uniquement aux collèges et aux couvents ? Nous ne le pensons pas.

Sans prétendre être du nombre des " sages " auxquels s'adresse le *Monde*, nous avons assez vécu pour avoir touché maintes fois du doigt cette vérité aussi vieille que le monde, savoir : que l'homme se forme surtout au foyer domestique, et que les leçons des maîtres les plus compétents et l'influence du milieu le plus favorable sont impuissantes à combler les lacunes de l'éducation de famille, à laquelle est subordonnée, dans un sens, l'éducation collégiale qui n'en est que le complément.

L'empreinte laissée par le père et la mère dans l'âme de l'enfant est ineffaçable.

Or, s'il y a encore dans notre pays un très grand nombre de familles profondément chrétiennes, où l'esprit de l'Évangile s'est conservé intact et vivant, il y a aussi, malheureusement, beaucoup de familles semi-chrétiennes où des habitudes de parler et d'agir empreintes d'un naturalisme inconscient ont plus ou moins supplanté les austères vertus dont s'honoreraient nos pères dans la simplicité de leur foi ; s'il se rencontre encore des foyers où le crucifix au longs bras amaigris, au corps déchiré, à la tête penchée comme pour consoler et bénir, occupe la place d'honneur dans la principale pièce de la maison, où les murs sont ornés des images des saints, où on lit l'Évangile, où on fait la prière en commun, où le père et la mère sont honorés, respectés, obéis, parce qu'eux-mêmes honorent, respectent et servent Dieu, il en est d'autres aussi où le crucifix et les images des saints sont remplacés par des statues et des peintures profanes, païennes, immodestes parfois, le livre des Évangiles par des romans et des journaux qui prêchent une doctrine et une morale souvent mauvaises, presque toujours suspectes, où les enfants, intervertissant les rôles, mènent au gré de leurs caprices des parents faibles, aveugles, sans autorité et sans dignité, au front desquel ne brillent plus la majesté de Dieu qu'ils représentent. Des premières familles où tout respire la foi, sortent des enfants fortement trempés, dont la piété, puisée dans les leçons et les exemples des parents, s'affermi et se développe au collège ou au couvent, grâce aux catéchismes et aux pratiques de dévotion que le *Monde* n'aime point, mais dont tous les éducateurs chrétiens reconnaissent,

après les avoir expérimentées, l'efficacité et l'importance.

Ces enfants composent plus tard l'admirable armée des prêtres, des religieux et des religieuses, qui ont, quoiqu'on en dise, du caractère, de l'honneur, du désintéressement, du patriotisme, des vertus morales et civiques, et cette autre armée, moins nombreuse il est vrai, mais non moins admirable, de mères de famille modèles, de citoyens intègres, dont la foi ignore les défaillances et dont l'honneur est au-dessus de tout soupçon.

Les autres familles versent dans la société ce flot d'indifférents, d'opportunistes, de mondains et de mondaines que le collège et le couvent n'ont pu réformer parce qu'ils étaient irrémédiables et dont la société fait des félons et des malfaiteurs littéraires ou politiques. Sans doute il y a de part et d'autre des exceptions, mais nous affirmons que c'est la règle générale.

Contentons-nous pour aujourd'hui de lever ce coin du voile. L'article du *Monde*, notamment dans ce qu'il contient à l'adresse du Conseil de l'Instruction publique, appelle bien d'autres remarques. Nous y reviendrons.

JACQUES-CŒUR.

POESIE NIVERNAISE

(Suite)

Voilà certes de fières paroles, des vers qui sonnent haut et clair un pur et noble patriotisme. On a ici un des beaux côtés du talent de l'auteur. Et n'a-t-il pas cent fois raison de crier que trop de monde s'en va dans les villes, au grand détriment de la terre et de la vraie prospérité nationale ? Quant à lui, on vient de le voir, son amour le rive à sa Nièvre. La Nièvre aura eu son peintre et son poète, comme la Provence, la Bretagne, le Berri, ont eu le leur. Il appartiendrait à un Nivernais de juger si les tableaux sont fidèles et les chants authentiques, et si, par conséquent, le nom de Millier mérite d'être placé à côté de ceux des Brizeux et des Mistral, des Daudet et des Georges Sand. Pour moi, j'ai raison de penser que l'auteur de *Chez nous* a su bien voir et bien rendre, lorsque je reconnais, moi, Canadien, dans les portraits qu'il trace, des personnes et des choses que je n'ai certainement vues qu'au Canada. Il y a telle scène pastorale, telles silhouettes de paysans, tels spectacles de fête, tels intérieurs, parfaitement canadiens, et qui me rappellent avec un vif sentiment de plaisir mon origine française. En parcourant ces pages, je songeais à notre poète national, à notre grand Crémazie, qui, lui aussi, a consacré sa vie et son talent à la gloire de notre pays. J'ai un faible pour les poètes qui, après Dieu, aiment passionnément leur patrie, font des livres à son honneur, et cherchent, dans leurs vers, à en saisir la physionomie et le caractère.